

—S'il est question d'un enfant ou d'une femme, adressez-vous ailleurs, je ne suis pas un lâche.

—Je le savais d'avance et c'est pour cela que je vous ai choisi.

—Expliquez-vous donc. Vous avez un ennemi que vous voulez réduire au silence, et comme il n'y a de silence absolu que celui de la mort, vous voulez, une fois pour toutes, avoir la certitude qu'il ne parlera plus.

Genaro confirma ce raisonnement par un mouvement affirmatif.

—Pourquoi ne le tuez-vous pas vous-même ?

—Parce que je n'ai pas la main exercée.

Le Gaucher se recula avec une démonstration d'orgueil.

—Et vous comptez sur l'expérience d'un ami ?

—Oui.

—L'homme qui doit mourir est-il riche ?

—Riche ou pauvre, que vous importe ?

—Il m'importe beaucoup. Supposez qu'il soit pauvre, que son nom se trouve déjà sur un registre d'érou. La police qui retrouvera son cadavre ne manquera pas de dire : "C'est un service rendu à la société, après tout." L'enquête sera moins rigoureuse, et si l'on est pris, il y aura évidemment des circonstances atténuantes. Avec un riche, la chance sera tout autre. Les complications naîtront tout de suite, et tous les limiers de la justice seront lâchés du coup. J'aime mieux tuer deux pauvres qu'un riche. Il y a moins de danger. D'ailleurs un pauvre ne réclame pas tant de frais d'imagination. On l'invite à boire dans un cabaret comme celui-ci. Il accepte toujours. Alors la besogne est vite dépêchée, pour peu qu'on ait de la main et un bon couteau qui ne tremble pas entre les doigts. Avec un riche, le jeu n'est plus du tout le même.

—Ce qui veut dire, en somme, que dix onces d'or ne vous suffisent pas ?

Le Gaucher secoua la tête vivement pour exprimer son refus.

—J'en donne vingt.

—Quarante.

—Soit.

—Dont dix à titres d'arrhes.

—Et le reste après terminaison.

—Et qui me garantira le reste ?

—Je le déposerai, ici, chez Tiburcio.

—J'accepte. Tiburcio est un honnête homme.

—Nous sommes d'accord.

—Un moment. Je m'engage à enfoncer deux pouces de fer dans le corps d'un homme.

—A le tuer...

—A le tuer... mais la police est vigilante. On a beau prendre ses précautions, on ne peut répondre du lendemain dans un pays, où il y a plus de gendarmes qu'il nous en faut à vous et à moi. Je me charge de l'exécution de l'entreprise, mais je ne veux pas être seul à en supporter les conséquences, si elles sont fâcheuses. Les hommes sont ainsi fait, mêmes les meilleurs, qu'ils oublient vite ceux qui les obligent. Je ne ferai rien, si je ne sais pas pour le compte de qui je travaille.

Genaro ne répondit pas. Il était manifeste que la condition imposée par le Gaucher contrariait ses combinaisons. Cependant, après un moment de silence méditatif, il tira de sa poche un carnet, écrivit sur l'une des pages quelques lignes rapidement tracées au crayon, et déchirant le feuillet, il le plia et le glissa dans une bourse remplie d'or qu'il avait à la main. Puis appelant à voix haute :

—Tiburcio, dit-il au gargonier qui s'était approché, voici trente onces que vous remettrez à notre ami, dès que je vous en aviserai.

Et, se tournant vers le Gaucher :

—Voilà dix onces d'arrhes. Le papier enfermé dans la bourse vous donnera mon nom. Il ne vous reste plus qu'à attendre mes instructions. Vous les aurez ce soir.

Le Gaucher le suivit des yeux, et quand il fut disparu :

—Peut-on se fier à lui ? demanda-t-il d'un accent cynique.

—Les yeux fermés.

—A merveille. Buons donc à la réussite de ses plans.

Et les deux bandits trinquèrent avec calme.

Deux heures après cette scène, don Santos Alfaro était assis dans le salon de sir Richard Stone. Le colporteur avait tenu parole. Fidèle

au rendez-vous, il venait passer la journée avec ses enfants.

Il y avait déjà quelque temps que le domestique l'avait introduit, lorsque Virginie entra et courut à lui, en s'excusant de l'avoir fait attendre.

—J'ai voulu, dit-elle, faire honneur à cette journée et pour la fête, j'ai mis la toilette neuve que ma couturière m'a apportée ce matin. Il a fallu l'essayer et cela m'a pris beaucoup plus d'une heure. Excusez-moi, mon père.

Elle prononça cette dernière parole avec une intonation si franche, que don Santos Alfaro fut convaincu qu'il avait, dès maintenant, conquis toute sa confiance. Aussi lui prit-il affectueusement la main, qu'il retint longtemps dans la sienne. Puis il parla des projets d'avenir qu'il avait pour elle, de leur prochaine installation au village, de l'emploi qu'elle y ferait de sa vie, appelée nécessairement à être plus monotone que celle qu'elle avait menée jusqu'alors à Madrid.

Virginie l'écoutait attentivement, ne l'interrompant que très rarement pour lui faire une question naïve. Il s'informa de la santé d'Horace, de celle de sir Richard, témoigna son impatience de les voir, puis demanda quelques renseignements sur ce duc de Balboa, qui, disait-il, lui était complètement inconnu, et il s'enorgueillit une fois de plus de savoir son fil à la veille d'entrer dans la famille d'un grand d'Espagne.

Il était si absorbé dans son entretien, il avait les yeux si fixement attachés sur la jeune fille dont il interrogeait la physionomie, ne perdant de vue aucune des lignes qui en composait l'expression, il était si complètement détaché de toute autre réflexion, qu'il n'aperçut pas le tressaillement de la tapisserie fermée à proximité de lui, et servant de portière à une chambre voisine.

Doucement, en effet, cette tapisserie s'était écartée comme d'elle-même, puis, un moment après, elle était brusquement retombée. En même temps un bruit de pas avait retenti dans la pièce attenante, quoique étouffé par le tapis moelleux sur lequel on marchait.

Virginie se leva.

—Ma femme de chambre doit être là, dit-elle d'un ton très-naturel. Elle est très timide et n'ose sans doute pas entrer pour ne pas nous déranger. Je vous rejoins dans un instant, mon père.

Sans attendre la réponse, elle courut vers la portière, la souleva légèrement et disparut.

A peine eut-elle fait deux pas dans l'autre chambre, qu'Anita de Balboa se jeta dans ses bras.

—C'est lui ! c'est Genaro ! dit la fille du duc, baissant la voix autant qu'elle le pouvait, et faisant appel à toute sa volonté, pour ne pas laisser éclater son émotion par un cri qui l'aurait trahie.

Elles se tinrent pendant quelques minutes enlacées, n'osant pas respirer.

Puis elles allèrent, à pas de loup, s'asseoir sur un canapé au fond de la pièce.

—C'est lui ! reprit Anita toujours tout bas. Ce sont ses traits. Ils sont trop bien restés dans ma mémoire. C'est la même cicatrice au front, le même regard cauteleux, à la fois fascinateur et perfide, comme celui du serpent.

Tout à coup de grosses larmes ruisselèrent sur ses joues, et tombant à genoux devant Virginie :

—Ah ! grâce ! dit-elle, grâce pour mon père et pour moi.

Elle resta dans cette attitude suppliante, la figure décomposée, les mains tremblantes, le cœur battant à grands coups, comme une suppliante qui n'attend aucune pitié de celle qu'elle implore.

Virginie, étonnée, la saisit par les mains, et essaya de la relever.

—Non, non, dit-elle avec un sanglot, laissez-moi là, à tes pieds ; je suis indigne d'être debout devant toi, de te regarder en face.

Et penchant sa tête sur sa poitrine, pour cacher sa confusion, elle s'abîma dans son désespoir.

Virginie, en la regardant, fut saisie d'une pitié suprême ; et avec une effusion de sentiment ineffable, avec un attendrissement où il y avait tout ce que peut ressentir une âme idéalement bonne, elle la souleva sans rencontrer, cette fois, aucune résistance, et essuya ses larmes avec des baisers.

—Pauvre sœur ! dit-elle. Tu ne veux donc pas, Ana, que je sois ton amie, ta sœur !

Anita de Balboa se dégagea violemment, et avec un geste d'épouvante :

—Non ! non ! C'est impossible ! s'écria-t-elle. Tout est fini ; tout. Je ne puis plus être la femme d'Horace, je ne puis plus être ta sœur !

Puis, se rappelant tout à coup que Genaro était là, dans l'antichambre, à quelques pas d'elle, et pouvait l'entendre, elle demeura muette, avec une expression poignante d'affolement :

—Ce Genaro est un infâme, dit-elle au bout d'un long silence, c'est lui, c'est Pablo Garcia, qui doivent avoir conseillé, entraîné mon père : Et pourtant... !

Un nouveau frisson secoua tout son corps.

Cependant, comme si elle avait soudainement résolu de s'abreuver de toutes les humiliations :

—Ecoute-moi, Virginie, dit-elle, avec l'intonation singulière de l'irréparable souffrance, je ne t'ai pas tout dit. Ecoute-moi et aie pitié, si je le mérite, d'une martyre, qui ne peut se soustraire à son supplice. Mon père a empoisonné la duchesse Térésa de Balboa, ma tante. Il a fait enlever la fille de la duchesse avec le fils et la femme du docteur Herbin. L'auteur de cet enlèvement est Genaro. Entre le récit mensonger que t'a fait ce scélérat et celui que j'ai entendu de sa bouche, lorsqu'il était avec mon père et Pablo Garcia, il n'y a qu'une seule coïncidence, mais elle me suffit. Dans l'une comme dans l'autre narration, les enfants enlevés ont été attachés à un arbre, puis recueillis. L'imposture de Genaro ne me permet plus de douter. L'un des enfants, le fils du docteur Herbin, s'appelle aujourd'hui Horace Stone ; l'autre, la fille du colonel, c'est toi !

IV.—TROIS CŒURS D'OR

La révélation était si brusque, si inattendue, que, pendant plusieurs minutes, Virginie, le front glacé d'angoisse, demeura interdite, n'osant pas, ne voulant pas croire ce qu'elle venait d'apprendre, et forcée par les faits de se soumettre à l'évidence.

Cependant, Anita ne la laissa pas s'absorber dans ses réflexions.

—Tu es sa fille, reprit-elle avec son accent de pauvre être effaré et désespéré qui succombait sous un effondrement ; tu es l'héritière de la duchesse Térésa : c'est à toi, à toi seule qu'appartient le titre et la fortune des Balboa ! Je ne suis plus, je ne veux plus être à tes yeux qu'une misérable créature dont le père a fait mourir ta mère par le poison, et t'aurait fait périr toi-même, si la Providence n'avait veillé sur toi.

Virginie, d'une pâleur blafarde, regarda longuement l'infortunée fille du duc ; elle ne trouvait pas d'expression pour formuler le cri qui voulait ardemment s'échapper de ses lèvres : instinctivement elle avança la main avec un geste de compassion. Elle n'éprouvait en ce moment qu'un seul sentiment : celui de l'atroce souffrance que devait subir son amie.

—Oui, ce Genaro est infâme ! dit-elle.

Anita, blanche comme une morte, la considéra avec effroi. Cette parole, qui stigmatisait le complice de don Alexandre, s'appliquait en effet aussi bien au duc de Balboa, quoique son nom ne fût pas prononcé. Aussi cette appellation lancée avec une espèce d'horreur et de dégoût était-elle comme une lame pointue qui lui entraînait en plein cœur.

(A suivre)

NOTRE FEUILLETON

Nous commencerons la semaine prochaine la publication d'un grand roman actuellement en cours de publication à Paris.

GUET - APENS

C'est une œuvre patriotique de la plus haute valeur et du plus puissant intérêt, qui est appelée à avoir un immense succès parmi nos lecteurs.